

EDITION
PARISIENNE
ONIP N° 11.28

Télérama

LA SEMAINE DU 11 AU 17 JUIN 1988 - N° 2004



CHANSON
**LES PENSEES
DE DAHO**

LIVRES
**GENET SANS
LEGENDE**
TELEVISION
**ROBERT
MAXWELL:
LES DENTS
DU REQUIN**
CINEMA
**QUI ACHETE
FRANÇAIS?**

T 2284 - 2004 - 10,00 F



1722240000000

MARTIEN

LES PENSEES DE DAHO

Daho sur la colline (Montmartre) reçoit nos reporters, et parle de son nouveau disque, concocté après passage à vide hivernal. Un mars et ça repart...

Ça commence binicou, ça finit Ovari. Entre les deux — une intro à la Stivell, un épilogue à la Bradbury —, y'a un martien chronique et bretonnant nommé Etienne Daho. Son nouvel album, au titre-dédicace de *Pour nos vies martiennes*, n'a rien d'une météorite. Plutôt une navette, très spéciale, entre le gentil chanteur à l'image pop saturée et l'artiste mûrissant qui doute et prend date.

Un bien beau disque. Aux angles saxons traversés d'anges sexy. Aux senteurs de musc ado, aux couleurs d'ambre solitaire. Comme une romance noire, aux terreurs littéraires, aux décors bleus comme l'envers. Entre ciel et éther, c'est E.T. sur le phono.

Avec un générique éclectique, mais convivial : Guy Peellaert, croqueur de rêves rock, pour la pochette. Ben Rogan, britannique au flegme swing, pour les manettes. Et des invités proches et prolixes, comme les Comateens, Torch Song, Jérôme Soligny, Arnold Turboust, Jérôme Pigeon.

Bref, voilà un excellent prétexte à rencontrer Daho, mythomane éminent et pâle tatoué aux tubes plombés pour la transe. Un Etienne à l'aise, dans un décor mi-zen, mi-waouf : sa nouvelle maison, plancher vernis et baies vitrées, tapie dans une rue de Montmartre, a appartenu jadis à... Buffalo Bill.

« *Mon genre à moi, ce serait plutôt Lucky Luke* », rigole Daho. Qui, cette fois c'est sûr, n'a plus peur de son ombre.

— **Votre disque a été enregistré à Londres. C'est du snobisme ?**

— Pas du tout : là-bas, tout est plus facile pour moi. Quand je suis en studio à Paris, il y a les copains qui passent, les journalistes qui demandent des interviews... Et puis, à Londres, personne ne me connaît, je peux sortir tranquillement dans la rue, ça remet les choses en place. Etre dans une ville étrangère, parler une autre langue, ça permet aussi d'écrire différemment : j'ai beaucoup employé le français dans ce disque.

— **Le titre, *Pour nos vies martiennes*, c'est un hommage à Bradbury ou à E.T. ?**

— C'est la dernière phrase de la dernière chanson. Au départ, le disque devait s'appeler *Daho in Blue*, parce que ça définissait bien la couleur des chansons. Mais ça n'est pas très original... Les vies martiennes, ce sont les nôtres, les

ni par la presse, ni par les fans...

— C'est vrai, j'en suis conscient, je suis un privilégié. Je vends des disques, je vis quelque chose qui me passionne. Mais en regardant autour de moi, je vois plein de gens, pour qui vivre est difficile. Et j'ai souvent tendance à noircir les choses. Donc, j'avais besoin de redescendre sur terre.

C'est pour cela qu'Arnold Turboust (le compositeur de la plupart de ses musiques, *Nolr*) et moi, avons décidé d'arrêter notre collaboration : elle devenait trop prévisible, trop complice, trop facile. J'avais besoin d'un nouveau partenaire qui respecte ce que je suis, sans me connaître, pour éviter de retomber dans le cliché Daho-teenager. Pas question de faire un disque, genre le retour du fils de *Pop Satori*...

Ben Rogan, un producteur anglais qui a travaillé avec Sade, les Smiths, Stoussie ou

j'aimais bien. Il fallait absolument que je chante ce truc-là. Cela m'a rappelé la Bretagne, les plages, un côté yin des prières, un côté triste aussi... J'avais envie d'inviter Alan Stivell, car je trouve sa démarche courageuse. D'autant que je suis passé complètement à côté : la musique celtique, j'en ai écouté toute mon enfance. J'en ai jusque-là, quoi !

— **Y'a-t-il un thème, une unité dans le disque ?**

— Je crois qu'aucune chanson n'est inutile. Tout se tient, chaque morceau en appelle un autre.

Pourtant, ce n'est pas un album « concept », ce n'est pas une histoire. *Musc et ombre*, par exemple, je l'ai écrite il y a longtemps avec Arnold. Elle était destinée à Lio, qui n'en a pas voulu. On l'a proposée à plein de filles, Jane Birkin, Françoise Hardy, Isabelle Adjani même à Barboora... *Where's my Monkey* est ma préférée, parce que je ne me suis jamais aventuré dans ce genre de registre. C'est une chanson désespérée : « *J'aime avec prudence, de peur des conséquences* », c'est le sida, le boulot, les voisins, le blé, tout ça... Mais c'est aussi une allusion à mon singe en peluche, qui ne me quitte jamais. Un jour je l'ai perdu pendant l'enregistrement, ça a été le drame : imaginez, tout le monde en train de chercher le singe d'Etienne.

— **Vous dites que vous avez écrit vos textes à la va-vite, en studio, mais on sent pourtant une évolution « poétique »...**

— Je m'en suis rendu compte en les lisant. Il y a des mots que je n'avais jamais employés, « *Incandescent* », « *turgescant* »... Dans le disque précédent, j'étais très séduisant par les jeux de mots et de sonorités : *Epaule tattoo*, par

« Je crois être tout seul là-dedans, dans une petite soucoupe volante »

contraintes qu'on subit, les mélodies filipantes, les paranoïas diverses... Il faut parfois une foi en béton pour s'en sortir.

Avant ce disque, j'ai passé un hiver épouvantable : sans doute le cap des trente ans. Je me posais des questions, est-ce que ça vaut le coup de continuer, est-ce que je suis un artiste banal, est-ce que je peux aller plus loin... J'en étais arrivé à penser que j'étais nul, et à envisager une retraite anticipée.

— **Pourtant, vous n'avez jamais été vraiment malmémé,**

Working Week, a été l'artisan de cette mutation. Je trouve que cet album est plus mûr. En même temps, j'ai essayé de le concevoir comme si c'était le premier. C'est *Mythomane*, la maturité en plus.

— **Les premières notes du premier morceau, *Quatre Hivers*, sont jouées par des cornemuses. Un clin d'œil à vos origines bretonnes ?**

— En fait, ce sont des guitares enregistrées les unes sur les autres qui donnent cette impression sonore. Xavier Geronimi, mon guitariste, avait trouvé une suite d'accords que



« Pas question de faire le coup du retour du fils de Pop Satori. »

exemple. Ma façon d'écrire, maintenant, est beaucoup plus simple. J'ai une formation littéraire, j'ai beaucoup lu. J'aime les textes d'Anne Sylvestre, de Barbara, de Gainsbourg. Ces gens-là sont vraiment des maîtres dans l'écriture.

— Vous avez produit, entre autres, le dernier quarante-cinq tours de Dani. C'est Daho-Phil Spector ?

— J'adore travailler pour les autres. Je crois être un producteur possessif mais professionnel. Au départ, j'avais pris un pseudonyme, Warren D. Warren est mon deuxième prénom.

Mais c'est devenu le secret de polichinelle dans un métier de polichinelle. Et ça m'ennuie : je préfère qu'on parle des artistes. D'autant qu'aujourd'hui je trouve le Top 50 affligeant ! Glenn Medeiros et Sabrina, c'est vraiment à sauter par la fenêtre !

Par contre, je suis très content du succès de Vanessa Paradis en Angleterre. Non que j'aime ça, mais ça ferme un peu la gueule à tout le monde. Notamment à ces petits groupes français soi-disant rock qui se prennent pour des poètes moudits. La France, je

suis désolé, ça n'est vraiment pas le pays du rock. Ça fait rire les Anglais : eux, ils écoutent Edith Piaf.

Je n'ai jamais prétendu être un musicien, ni être un chanteur, ni être rock'n'roll... Je fais ce que je sais faire : des chansons. Je crois être tout seul là-dedans, dans une petite saucoupe volante. Mais je suis trop critique envers moi-même pour pouvoir planer. Ce n'est pas la peur du ridicule, c'est la peur de ne pas savoir.

— La pochette de votre disque est signée Peellaert. Vous ne vous refusez rien...

— J'adore ce type. Un jour, j'ai entendu dire qu'il aimerait travailler avec moi. Ça me paraissait incroyable : l'homme des affiches de Wenders, du générique de *Cinéma Cinéma*, de *Rock Dreams*, le livre culte de mon adolescence... Il n'a dessiné que deux pochettes dans sa vie, pour David Bowie et pour les Rolling Stones. Et la troisième est pour moi ! C'est comme s'il me faisait entrer par la petite porte du « Rock Dream »...

Propos recueillis par A.-M. PAQUOTTE et Ph. BARBOT
Pour nos vies martiennes, Virgin